

être cependant imprégnées aussi intimement que celles d'autres peintres contemporains, MM. Orsel et Perrin, par exemple. Il faut dire, du reste, que le sentiment religieux dans l'art varie lui-même comme la manière de le comprendre dans les individus. Je ne sais si c'est en moi l'effet d'une imagination prévenue et si l'on ne m'accusera pas de subtilité, mais je trouve qu'il y a un abîme entre les interprétations diverses de ce même sentiment par les artistes que je viens de citer. Quelle que soit la différence entre les fresques du moyen-âge et les peintures de Notre Dame de Lorette, il est impossible en face des dernières de ne pas se reporter par la pensée à cette époque à la fois pleine de raffinements mystiques et de simplicité barbare. On croit voir se dresser les ombres fières et trop implacables d'Innocent III, de saint Bernard, de saint Dominique et du comte de Montfort. Les frises de saint Vincent de Paul, peut-être simplement par le choix de leurs sujets, peut-être par leurs types et leurs formes plus antiques, font songer davantage à l'église primitive, à l'église pauvre et militante des Catacombes. L'esprit s' imagine contempler les Augustin, les Justin, les Denys l'aréopagite, ces doux disciples de Platon, réunis aux Athanase et aux Basile, et entretenir avec eux de graves et consolantes communications. Si je ne me trompe, la masse des intelligences de notre siècle ira plutôt à M. Flandrin. Elle y reconnaîtra un degré de parenté plus proche. Les temps modernes offrent, en effet, au point de vue social, plus d'un rapport avec les temps de la décadence de Rome. Les mêmes regrets, les mêmes incertitudes, les mêmes espérances agitent les âmes des deux périodes. Saint Augustin semble appartenir bien plus à notre époque que Bossuet, encore si près de nous, et pour me servir d'une expression empruntée à Ballanche, la langue de l'évêque français est déjà plus archéologique que la langue de l'évêque d'Afrique.